

La Rencontre des écrivains depuis 1957 Une expérience d'animation culturelle

André Belleau

Volume 16, Number 5-6 (95-96), September–December 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belleau, A. (1974). La Rencontre des écrivains depuis 1957 : une expérience d'animation culturelle. *Liberté*, 16(5-6), 81–96.

La Rencontre des écrivains depuis 1957 : une expérience d'animation culturelle

Ce que tous appellent la « Rencontre des écrivains » existe sous diverses formes depuis 1957. Il est légitime de les réunir sous une même appellation. Ainsi en 1960, l'événement se présente officiellement comme la « IVe Rencontre des écrivains canadiens » (Michèle Lalonde en assurant le secrétariat), ce qui marque bien le désir de souligner une continuité ininterrompue depuis 1957. A l'issue de cette IVe Rencontre, l'assemblée confie à Jean-Guy Pilon le mandat d'organiser la Ve Rencontre, celle de 1961. Et de 1961 jusqu'à aujourd'hui, nulle de ces Rencontres n'aurait eu lieu sans l'essentiel travail de Jean-Guy Pilon comme animateur, coordonnateur et cheville ouvrière.

La première Rencontre à laquelle j'assistai fut celle de 1960 (la IVe). En novembre de la même année, Jean-Guy Pilon m'invita avec Michèle Lalonde et Jacques Godbout à constituer un Comité provisoire d'organisation de la Ve (1961). Depuis je n'en ai pas manqué une.

C'est le temps — et partiellement le lieu — de rappeler le rôle absolument capital d'animateur qu'a joué et que joue Jean-Guy Pilon dans notre milieu. Je pense à LIBERTÉ, à la « Rencontre des écrivains », à son travail d'éditeur, à la façon dont il conçoit l'action culturelle de la radio et, à travers tout cela, à tous ceux, individus ou groupes, qu'il a aidés, soutenus, encouragés, stimulés dans le plus complet désintéresse-

ment et avec la disponibilité et l'ouverture d'esprit les plus entières. En fait, Jean-Guy Pilon a été un prodigieux animateur culturel et cela bien avant qu'on commence à faire la théorie de l'animation dans nos universités. Je ne vois ici que Gaston Miron, un autre poète, qui, par d'autres voies, puisse l'approcher de ce point de vue. J'ignore si Jean-Guy Pilon a lu Brecht, — je ne le lui ai jamais demandé —, mais toute son action a quelque chose de *brechtien* par cette façon patiente, têtue, inlassable de nous rappeler à nous tous qu'il n'y a pas de Destin ou de Fatalité qui puisse empêcher quoi que ce soit, que tout est à notre mesure si nous le voulons bien, qu'il n'en dépend vraiment que de nous, et qu'en fin de compte, il ne se trouve rien dans les situations les plus insurmontables qui ne se rencontre déjà dans la vie quotidienne pourvu que celle-ci soit analysée avec lucidité. Donc une action vraiment et profondément critique mais non théorisée, n'empruntant pas le truchement du discours et s'acharnant *concrètement* à rendre possible ce qui semblait trop souvent impossible à cause du *dépôt* laissé en nous de crainte, de résignation, de démission, voire de velléités suicidaires par tant d'années d'idéologie mystico-colonisatrice. L'action, quoiqu'on dise, est plus ambiguë que la parole et il faut regretter que cet homme exceptionnel n'ait pas eu d'adversaires à sa mesure ; cela aurait permis des polémiques clarificatrices. Il ne lui a été donné malheureusement que la triste et habituelle cohorte des ratés envieux et des indicateurs de basse police.

* * *

La première Rencontre⁽¹⁾ eut lieu les 27, 28 et 29 septembre 1957 à la maison Montmorency près de Québec. Sur le thème « La Poésie et nous », plus de cinquante participants entendirent des communications de Michel Van Schendel, Gilles Hénault, Jacques-Brault, Wifrid Lemoine et Yves Préfontaine. Elles furent publiées⁽²⁾ l'année suivante ; Jean-Guy Pilon parle

(1) Organisée par Jean-Guy Pilon avec la collaboration de Michèle Lalonde et Micheline Ste-Marie.

(2) « La Poésie et nous », Collection les Voix, les Editions de l'Hexagone, 1958, avec un avant-propos de Jean-Guy Pilon.

dans l'avant-propos de « *la première rencontre des poètes canadiens* ».

C'est Morin Heights qui fut choisi pour la deuxième Rencontre (1958).⁽³⁾ Sous le titre général « la Poésie et les poètes », les responsables voulurent favoriser une confrontation entre ces derniers et les critiques littéraires et de surcroît invitèrent plusieurs poètes canadiens-anglais. Il y eut des communications de Fernande Saint-Martin, Cécile Cloutier, Jacques Godbout, Clément Marchand, Frank Scott, Louis Dudek, Guy Sylvestre et Yves Préfontaine. Les travaux furent polycopiés par la suite.

La troisième Rencontre⁽⁴⁾, à Saint-Sauveur en 1959, se donna comme thème « Création et langage » avec des communications de Fernande Saint-Martin, Joyce Marshall, Robert Elie, Jean Simard, Jacques Ferron, Gilles Hénault, Jacques Languirand, Robert Weaver et Hugo MacPherson. Quelques-uns des textes furent publiés dans la revue « Situations ».

La IVe Rencontre (Saint-Sauveur, octobre 1960)⁽⁵⁾ marque un tournant. Le sujet, « Comment concilier notre civilisation américaine et notre culture française », attira près de 200 personnes dont plusieurs peintres, musiciens et hommes de théâtre. L'ampleur des travaux témoigne d'un élargissement des perspectives. Il y eut non seulement des communications de Micheline Sainte-Marie, Michèle Lalonde, Jacques Godbout, Jean-Guy Pilon, Jean LeMoine, Jacques Ferron, Marcel Sabourin et Jean Cathelin mais des « tables rondes » sur la peinture (feu Guy Viau, André Jasmin et Jean-Paul Mousseau), la musique (Jean Vallerand, François Morel, Jean-Marie Cloutier) et même la façon dont les Canadiens anglais perçoivent la littérature et l'art du « Canada français »⁽⁶⁾ (Robert Russell, Frank Scott, Doug Jones).

(3) Organisée par Jean-Guy Pilon avec la collaboration de Michèle Lalonde et Micheline Ste-Marie.

(4) Comité d'organisation : Fernande Saint-Martin, Michèle Lalonde et Maurice Beaulieu.

(5) Comité d'organisation : Michèle Lalonde, Jacques Godbout et Gilles Hénault.

(6) Comme on disait encore en 1960...

On notera la participation d'écrivains canadiens-anglais aux IIe, IIIe et IVe Rencontres. La situation politique la favorisait. L'ennemi commun était Duplessis. Nous étions, comme le dit un jour Jacques Godbout, à l'époque de l'idéologie du Rapport Massey. On voyait sincèrement en Frank Scott un allié démocrate et progressiste. Il ne s'était pas encore mis au service des Rhodésiens d'ici pour combattre la loi 22. Il aura fallu simplement qu'un petit peuple dominé commence à affirmer son droit à l'existence pour que bien des masques tombent.

A la fin de cette IVe Rencontre, l'assemblée générale confie à Jean-Guy Pilon un double mandat : préparer la Ve Rencontre et, à cette fin, former un comité d'organisation ; de plus, étudier les possibilités de doter la Rencontre d'une existence permanente et, en conséquence, proposer un projet précis aux participants en 1961. La Rencontre ainsi conçue devait grouper non seulement les écrivains mais également les artistes et les intellectuels.

Un Comité provisoire (Michèle Lalonde, Jacques Godbout, Jean-Guy Pilon, André Belleau) fut amené à agir beaucoup plus vite qu'on ne le prévoyait. Dès novembre 1960, au nom de « la Rencontre des Ecrivains canadiens », il se joint à un groupe de professeurs⁽⁷⁾ de l'Université de Montréal pour combattre le projet d'université jésuite Sainte-Marie. Il est aussi à l'origine d'une déclaration publique des « intellectuels » contre ledit projet. En face se trouve, entre autres, le futur ministre Marc Lalonde, procureur des Jésuites, exécutif de la bulle « Jamdudum », dont l'ombre se profilera également derrière les événements sinistres d'octobre 1970. Quand je revois cela aujourd'hui, je me rends compte que tout se tient ou plutôt se tenait déjà... Le Comité se sentait engagé par les résolutions adoptées au terme de la IVe Rencontre : que soient créés un Ministère de l'Éducation et une Commission royale d'enquête sur le système d'enseignement du Québec. Nous étions à l'automne de 1960...

C'est à l'hôtel Nymark, à Saint-Sauveur, qu'eut lieu la

(7) Dont Maurice Labbé, Jacques Saint-Pierre, etc.

Ve Rencontre,⁽⁸⁾ les 29, 30 septembre et 1er octobre 1961. Le thème général, « l'Écrivain dans notre société », posait toute la question de « l'engagement » (c'était le terme à la mode). Elle fut abordée de front dans les communications par exemple de Fernand Jolicoeur de la CSN (« la Classe ouvrière et l'écrivain ») ou de Claude Jasmin (« l'Intellectuel contre le peuple »). On entendit aussi des communications de Jean-Charles Falardeau, Gérard Bessette, Maurice Beaulieu, André Belleau ainsi qu'une conférence du critique français Jean Paris.⁽⁹⁾

La Rencontre de 1961 (Ve) eut un retentissement considérable. Elle fut abondamment « couverte » par la presse : Gerald Godin dans « le Nouveau Journal », Gilles Marcotte à « La Presse », Jean Basile au « Devoir » et Jean-Paul Robillard dans « le Petit Journal » lui consacrèrent de longs articles. Léo-Paul Desrosiers y alla même dans « Notre Temps »⁽¹⁰⁾ d'un long papier apeuré : il décelait derrière la Rencontre une entreprise diabolique visant à répandre le communisme et, ultimement, fusiller les bonnes soeurs. Il faut dire que l'assemblée, réunie en séance plénière le dernier soir, avait adopté des résolutions fort nettes :

- que le français soit déclaré la seule langue officielle au Québec.
- que soit reconnu le droit à l'autodétermination des Québécois.⁽¹¹⁾
- que soit créé un Ministère de l'instruction publique et de l'éducation nationale.

Enfin, l'assemblée décidait à l'unanimité, après avoir étudié un avant-projet,⁽¹²⁾ de transformer « la Rencontre des écrivains canadiens » en un « Centre des intellectuels du Canada français », organisme désormais permanent qu'elle dotait d'un comité chargé d'en préparer les statuts et de prendre

(8) Organisée par Jean-Guy Pilon et André Belleau.

(9) Les textes de Jean Paris, André Belleau, Claude Jasmin et Jean-Charles Falardeau furent publiés dans LIBERTE, no 17, novembre 1961, sous le titre : « L'Écrivain est-il récupérable ? ». (Directeur : Hubert Aquin.)

(10) No du samedi, 2 décembre 1961.

(11) Cette résolution fut présentée par Jean Filiatrault.

(12) Rédigé par André Belleau.

toutes mesures concrètes visant à lui donner une existence active et officielle. Il était composé de Pierre Mercure, Gilles Marcotte, Jean Filiatrault, Jean Simard, Fernande Saint-Martin, Jean-Marie Dugas et André Belleau.

Le nouveau « Centre » se proposait d'accueillir et de rassembler tous les intellectuels du « Canada français » : écrivains, musiciens, peintres, cinéastes, professeurs, hommes de théâtre. Ses objectifs généraux étaient de « faire rayonner et défendre la culture », lutter contre les censures et interdictions, prendre position au nom de ses membres sur les questions culturelles, sociales et politiques. Il avait pour mandat d'organiser les prochaines Rencontres. D'ailleurs l'appellation avait été modifiée. Il s'agirait désormais de « la Rencontre des Intellectuels ».

Le regretté Pierre Mercure fut l'animateur du comité. Des réunions se tinrent en février et mars 1962. Je me souviens d'une réunion à l'École des Beaux-Arts, le 15 mars 1962, à laquelle participèrent, outre les membres du comité, Jacques Giraldeau, Gilles Derome, Guido Molinari, Patrick Straram, André Langevin, Jean-Paul Mousseau, Arthur Lamothe et Pierre Villon.

Tout cela exigeait des fonds, notamment la nouvelle formule de Rencontre élargie. À l'été de 1962 nous n'avions pu encore résoudre le problème du financement malgré un appel pressant au nouveau Ministère des Affaires culturelles du Québec. Jean-Guy Pilon avait préparé à cette fin un mémoire fort documenté que j'ai d'ailleurs largement mis à contribution pour cet article.

La Rencontre de 1962 n'eut donc pas lieu. Cet échec entraîna la disparition prématurée du « Centre des intellectuels du Canada français. » Le temps n'était pas mûr.

Cette première série de cinq Rencontres coïncida avec les dernières années du régime Duplessis et le début de la Révolution tranquille. D'abord strictement « professionnelles », préoccupées de questions d'écriture, elles finirent par accorder une attention considérable aux questions sociales et politiques. C'était inévitable. Et lorsqu'on relit aujourd'hui les résolutions de 1961 (Ve Rencontre), force est de constater que les

écrivains et intellectuels se situaient alors à l'avant-garde de leur société.

* * *

A l'automne de 1967, Jean-Guy Pilon nous convainquit, Jacques Godbout et moi, de la nécessité de relancer « la Rencontre des écrivains » après une interruption de six années.

La VIe Rencontre des écrivains,⁽¹³⁾ placée officiellement sous les auspices de LIBERTÉ (comme celles qui suivront) avec l'appui financier du Conseil des Arts du Canada (comme celles qui suivront itou) eut lieu du 24 au 26 mai 1968 à l'hôtel Montclair à Sainte-Adèle.⁽¹⁴⁾ Le thème général : « les Écrivains et l'enseignement de la littérature ». Il s'agissait de faire se rencontrer les écrivains et les enseignants. Il apparaissait souhaitable en effet que les écrivains fussent au fait des progrès dans l'enseignement de la littérature depuis plusieurs années et, par ce biais, des nouvelles approches et méthodes critiques. Il y eut des communications d'Ulric Aylwin, Emile Bessette, Guy Labelle (méthodes actuelles d'enseignement), Claude Jasmin, Michel Van Schendel, Monique Bosco (la fonction de l'enseignement de la littérature), Hubert Aquin, André Brochu, Roland Arpin (la place de la littérature québécoise), Jacques Allard, Gérald Godin et Maurice Beaulieu (l'enseignement de la littérature et le problème linguistique), ainsi qu'une allocution inaugurale d'André Belleau et une conférence de Serge Doubrovsky sur la recherche critique contemporaine.

Selon les notes que j'ai conservées, l'assemblée générale de clôture confiait à LIBERTÉ le soin d'organiser la VIIe Rencontre et réitérait la résolution de la Ve (1961) touchant le français, langue officielle.⁽¹⁵⁾

La VIIe Rencontre se transporta à l'hôtel Chantecler (Sainte-Adèle) du 29 mai au 1er juin 1969.⁽¹⁶⁾ Elle offrait

(13) L'adjectif « canadiens » était disparu en cours de route.

(14) Comité d'organisation : Jacques Godbout, Jean-Guy Pilon, André Belleau, avec la collaboration de Nicole Deschamps, Gilles Marcotte, Hubert Aquin, Jacques Allard et Gaston Miron.

(15) Les communications de la VIe Rencontre furent publiées dans LIBERTÉ, no 57, mai-juin 1968.

(16) Comité d'organisation : Jacques Godbout, André Payette, Jean-Guy Pilon et André Belleau.

comme sujet « les Écrivains, la littérature et les mass media » et plus de cent cinquante personnes y participèrent. Le thème proposé, tout comme le précédent et ceux qui suivront jusqu'en 1971, traduisait un effort visible pour traiter de questions concrètes et précises malgré leur complexité ; on désirait aussi contribuer à démythifier une certaine conception de l'écrivain héritée de la critique des années cinquante. Le découpage du sujet de la VIIe Rencontre : la mort de l'écrivain maudit ; la « communicationite », etc. reflète tout à fait cette attitude. Les communications furent très nombreuses : Marcel Saint-Pierre, Pierre Pagé, Hubert Aquin, Robert Mélançon, Pierre Lefebvre, André Martin, Jean-Paul Lafrance, Guy Messier, Marc Laplante, Marcel Rioux, Charles Dumas, Michèle Lalonde, Jacques Brault, Guido Molinari.⁽¹⁷⁾

Quand on regarde maintenant cette brochette d'écrivains, de philosophes, sociologues, réalisateurs, peintres, etc., on se demande si le rêve de 1961 d'un Centre des intellectuels n'était pas en train de se réaliser malgré tout. Et j'ajoute que quiconque n'a pas bu une bière fraîche sur la terrasse ensoleillée du Chantecler entre deux séances de la Rencontre des écrivains ne sait pas tout à fait ce qu'a pu être la douceur de vivre au Québec à la fin des années soixante.

Le caractère sérieux et concret se marqua encore davantage avec la VIIIe Rencontre⁽¹⁸⁾ (21 au 24 mai 1970 à l'Hôtel Chantecler de Sainte-Adèle). Le thème « l'Exploitation de l'écrivain, son travail et son salaire », fit l'objet d'exposés par des « informateurs techniques », non des conférenciers. Il y eut des « ateliers » distincts et pour chacun d'eux, un « rapporteur ».

Sur les aspects économiques de l'institution littéraire, les « informateurs techniques » furent Claude Lemelin, Jacques Alleyn, Jean-Guy Pilon ; pour les problèmes de diffusion, Jacques Hébert ; sur les habitudes de lecture du public, Guy Delorme et Georges Cartier ; enfin quant aux échanges internationaux et au marché étranger, Naïm Kattan. On analysa

(17) Les communications de la VIIe Rencontre furent publiées dans *LIBERTE*, no 63-64, mai-juillet 1969.

(18) Comité d'organisation : Jacques Brault, Jacques Godbout, André Payette, Jean-Guy Pilon, André Belleau.

beaucoup de données positives et de chiffres.⁽¹⁹⁾ La Rencontre débuta par une longue « allocution préparatoire » de Jacques Godbout qui situait la question et faisait état d'une enquête menée par les étudiants de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal en mars 1970.

Décidément, on ne pouvait pas accuser la Rencontre des écrivains de frivolité ! Toutefois c'est en 1970, si je ne me trompe, que le Mouton-Cadet (alors bon marché) fut proclamé le vin officiel de la Rencontre des écrivains. Je me souviens en avoir longuement discuté avec Réginald Martel.

A mon avis, la plus mémorable des Rencontres fut la IXe (du 27 au 31 mai 1971, toujours au Chantecler de Sainte-Adèle), la dernière de la deuxième série,⁽²⁰⁾ et cela pour maintes raisons. Le thème « l'Écrivain et les pouvoirs » s'imposait de lui-même après les événements d'octobre 1970 où les personnalistes chrétiens de « Cité Libre », enfin parvenus au pouvoir, avaient montré leur vrai visage. Les sujets de chaque séance posaient les questions sans détour : « l'Écrivain et la révolution » ; « l'Écrivain et l'État » ; « le Rôle de l'écrivain au Québec depuis dix ans », etc. Le très grand nombre de participants et de « communicateurs » de tous les horizons faisait de la manifestation quelque chose comme les états-généraux de la littérature québécoise. Qu'on en juge par les auteurs des communications (un très beau texte de Jacques Brault, qui s'était joint à l'équipe de la Rencontre l'année précédente, servait de « déclencheur ») : Michèle Lalonde, Jacques Ferron, Paul Chamberland, Alain Pontaut, Guy Robert, Gérald Godin, Gaston Miron, Pierre Vadeboncoeur, Jean-Claude Germain, Pierre Morency, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Benoît, Jean-Marie Poupard, Pierre Turgeon, Raoul Duguay, Roger Soublière, Hubert Aquin et Gérard Bergeron.⁽²¹⁾ Les discussions furent passionnantes. Il y eut trois moments exceptionnels : l'inattendu discours plein d'humour et de profonde sagesse de Jean-Claude Germain le samedi matin ; le « cours » sur la situation québécoise donné par Gaston

(19) Les exposés ont été publiés dans LIBERTE, no 69, mai-juin 1970.

(20) Comité d'organisation : Jacques Brault, Jacques Godbout, Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon, André Belleau.

(21) Les communications furent publiées dans LIBERTE, no 74, 1971.

Miron le vendredi soir, exemple inimitable de didactisme vrai avec tableau noir, craie et dessins ; le coup de théâtre d'Hubert Aquin à la dernière séance.

Hubert Aquin, qui devait parler de « l'Écrivain dans notre société et face aux pouvoirs », lut plutôt un manifeste dans lequel il déclara : « J'annonce hic et nunc que je démissionne de la revue *Liberté* ». La raison invoquée : *LIBERTÉ* est subventionnée par le Conseil des Arts du Canada. Ce fut un beau coup de théâtre. Mais le premier moment de surprise passé, il devint clair qu'Hubert Aquin avait manqué son coup. D'abord, l'équipe de *LIBERTÉ* avait toujours conçu la Rencontre comme un « lieu » qu'elle se chargeait d'aménager afin que tout y fût possible ; or ce soir-là, avec le geste surprise d'Hubert Aquin, il survenait heureusement quelque chose de libre, de soudain et d'intéressant. D'autre part, Hubert Aquin n'assistait plus aux réunions de *LIBERTÉ* depuis deux ans et nous ignorions sa position sur la question des subventions : il n'en avait jamais discuté avec nous. Cette démission théâtrale eut donc pour nous un aspect irréel, elle n'était pas l'aboutissement d'un vécu, elle n'avait pas de racines. L'auditoire, lui, garda une réserve certaine. C'est que la réflexion critique et politique avait évolué au Québec depuis le début des années soixante. Et il apparut vite qu'Hubert Aquin avait trop lu Bakounine et pas assez Lénine. Tout le monde savait bien qu'aucune revue littéraire ne pouvait exister au Québec sans subventions. Fallait-il pour cela choisir de se taire ? *LIBERTÉ* ne s'était pas tue au sujet des événements d'octobre 1970.⁽²²⁾ Aucun écrivain n'était sans doute allé plus loin que Jean-Guy Pilon à cette occasion. En somme, Hubert Aquin était dépassé.

LIBERTÉ se contenta de rectifier calmement certaines affirmations dans une déclaration publique. Personne n'avait le goût de s'en prendre à Hubert Aquin « par amitié et fidélité à l'ami qu'il fut et à l'écrivain dont nous admirons l'oeuvre » (disait la déclaration). Mais le geste d'Hubert Aquin servit de caution et d'encouragement à tout un grenouillage proto-fasciste où de pauvres types cherchèrent à tirer partie d'une

(22) Voir *LIBERTÉ*, no 71-72, septembre-décembre 1970.

situation dont précisément ils ne faisaient pas partie. Et aujourd'hui, trois ans après, Hubert Aquin accepte avec joie l'argent du capitaliste-fédéraliste Paul Desmarais par la grâce du fédéraliste enrichi Roger Lemelin.* Personne ne lui en fera grief. C'a été le destin de tant d'intellectuels et d'écrivains d'ici et d'ailleurs, Paul Gouin, Jean-Charles Harvey et bien d'autres...

Moralité : puisqu'on ne peut éviter d'agir et de vivre dans l'ambiguïté, mieux vaut une seule ambiguïté assumée clairement que diverses fulgurances successives.

La deuxième série de Rencontres (de 1968 à 1971) avait atteint une sorte de sommet avec la IXe. On avait maintenant le sentiment très net qu'un certain travail était terminé. L'objectif — caractéristique de toute l'aventure de LIBERTÉ — n'avait jamais varié : aménager un lieu de pluralité ouvert au maximum d'air libre. Quelque chose tenant à la fois du séminaire et de la place publique (voire du marché et de la fête) où chercherait à se réaliser une utopie de la circulation et de l'échange. Si cela impliquait une idéologie plus ou moins explicite, il ne s'agissait pas de celle de la participation telle qu'on l'a communément définie. Je pense qu'une partie de ma génération a aimé l'ouverture pour elle-même, la multiplicité pour la multiplicité et qu'elle a presque considéré l'ambivalence comme une valeur. Mais en même temps qu'elle se méfiait des « contenus » et des définitions, elle optait néanmoins sans équivoque pour un projet politique québécois, celui de l'indépendance. Il est possible que cette attitude soit parallèle à l'émergence assez récente d'une petite-bourgeoisie capable de se sentir enfin à l'aise au Québec parce qu'oeuvrant dans des secteurs nouveaux apparemment éloignés du politique et aussi des contingences sociales liées à l'exercice des professions auparavant accessibles : curé, médecin, avocat. Les intellectuels de cette génération n'ont pas eu à s'exiler à l'exemple de Marcel Dugas ou de François Hertel ou même à rester pour écrire les discours du Premier Ministre. Mais par rapport à la société plus compacte et plus oppressive qui nous a immédiatement précédés, nous fûmes par excellence les sans rôle, les

(*) Prix du 90e anniversaire de « la Presse » (\$5,000).

sans emploi, les sans qualité, les indéfinis tout en ayant des jobs bien rémunérés. L'ambiguïté était inscrite dans notre situation historique.

Or la IXe Rencontre marquait quand même l'aboutissement d'un effort de définition engagé dix ans plus tôt. Mais il semblait impossible d'aller plus loin sous peine de se répéter, de se mettre à tourner en rond autour des mêmes problèmes devenus quasi obsessionnels, notamment le national et le linguistique. Il y avait là objectivement quelque chose d'indépassable qui occultait malgré nous d'autres réalités peut-être plus essentielles, par exemple l'écriture ou encore le social. Cela se manifestait en outre curieusement par la mauvaise conscience épisodique d'un certain nombre d'écrivains qui, appartenant à la bourgeoisie et vivant comme tels, se sentaient néanmoins coupables une fois l'an par le fait de se trouver en un lieu comme le Chantecler (dont le choix n'obéissait en fait qu'à des considérations utilitaires : nombre de chambres, existence de salles de réunion assez grandes, etc.). C'était une sorte de rituel à la fois rhétorique et expiatoire intervenant en guise d'avertissement au début des communications. Il consistait à dire : si je suis ici, c'est que je ne devrais pas y être et, par conséquent, je n'y suis pas tout en y étant, attitude paulinienne qu'Hubert Aquin avait poussée jusqu'à l'absurde. Pour apprécier ce chiasme idéologique, il faudrait le mettre en rapport non plus avec un lieu géographique mais avec la position des écrivains dans la société.

C'est Fernand Ouellette — il s'était joint à l'équipe de la IXe Rencontre — qui suggéra le premier une nouvelle approche si mes souvenirs sont exacts. Pourquoi ne pas tenter de dépasser la situation en parlant aux *autres* au lieu de continuer à nous parler à nous-mêmes ? Nous *risquerions* ainsi d'entendre *autre chose*. D'où l'idée d'une Rencontre à la fois québécoise et internationale qui, tout en affirmant la place privilégiée du Québec en Amérique du Nord, permettrait des échanges et des discussions, voire des confrontations, entre les écrivains québécois et des écrivains étrangers et par ce biais, contribuerait à accroître l'intérêt envers la littérature québécoise dans le monde. La contribution de Fernand Ouellette

à l'élaboration de ce projet puis à la troisième série de Rencontres allait être décisive.



Il n'y eut donc pas de Xe Rencontre. Il y eut à la place la première Rencontre québécoise internationale des écrivains⁽²³⁾, à Montréal et Québec, du 28 mai au 4 juin 1972. C'était, exactement un an après et à la suite d'un travail considérable, la réponse de LIBERTÉ aux éteignoirs qu'on avait vu s'agiter à l'occasion de la IXe Rencontre. Il faut dire que la nouvelle approche comportait deux modifications en apparence contradictoires : d'une part la Rencontre se « professionnalisait » dans la mesure où, retrouvant la formule des années 1957, 1958 et 1959, elle redevenait un colloque axé sur les problèmes d'écriture ; d'autre part elle s'ouvrait par la participation d'écrivains étrangers. Le thème « l'Écriture et l'errance » fit l'objet de communications par Fernand Ouellette, Nicole Brossard, Paul Chamberland, Michèle Lalonde, Gérard Bessette, Janos Pilinsky (Hongrie), Miodrag Pavlovic (Yougoslavie), Robert Marteau (France), Michel Deguy (France), Abraham Yehoshua (Israël), Georges Lisowski (Pologne), Anne Winters (U.S.A.), Godefredo Iommi (Chili), Dennis Lee (Canada). Il y eut également des conférences publiques par Gilles Marcotte, Claude Vigée (France), Aharon Amir (Israël), Ovidiu Cotrus (Roumanie) et Mando Aravantinou (Grèce). Par ailleurs, la nouvelle formule prévoyait la participation active et essentielle d'écrivains qui n'étaient pas nécessairement chargés d'une communication. Ce fut le cas, entre autres, de Jacques Ferron. On désirait assouplir le protocole, ne pas lier la présence des écrivains à l'obligation de donner un texte. Raoul Duguay, empêché de venir à la dernière minute, nous envoya son texte.⁽²⁴⁾

Nous tenions une formule encore bien imparfaite et qu'il restait à roder et à mettre au point. Il ne fallait pas que les échanges se limitent aux communications suivies de dis-

(23) Comité d'organisation : Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon et André Bel-leau avec le concours d'André Major et de Robert Marteau.

(24) LIBERTÉ publia, les communications dans son no 84, décembre 1972.

cussions. Ce qui se passait « hors séance » se révélait tout aussi et parfois plus important. Oserions-nous supprimer carrément les séances de travail ? A la réflexion, il s'agit-là d'un rituel indispensable : c'est aux séances que chacun annonce son jeu et ses couleurs. Le travail officiel fonde le travail non officiel, la communication publique prépare et nourrit l'échange privé. Ce genre de rencontre implique une espèce de jansénisme obligatoire du travail minimum bien fait.

Si la première Rencontre québécoise internationale groupa principalement des poètes, la deuxième réunit surtout des romanciers. Elle eut lieu du 6 au 13 septembre 1973 à Montréal et à l'hôtel l'Estérel dans les Laurentides. Le sujet : « Roman des Amériques ». ⁽²⁵⁾ Il y eut une allocution inaugurale d'André Belleau et des communications de Gérard Bessette, Pierre Turgeon, Claude Jasmin, Gilles Marcotte, Alain Pontaut, Jacques Ferron, Michel Beaulieu, Jean-Jules Richard, Edouard Glissant (Martinique), Herbert Gold (U.S.A.), Kenneth Koch (U.S.A.), Gerardo Mello Mourao (Brésil), Roberto Gonzalez Echevarria (Cuba), Henry Bauchau (Suisse), René Depestre (Haïti), Jesus Lopez Pacheco (Espagne) ainsi que des conférences publiques à la Bibliothèque nationale par Severo Sarduy (Cuba) et José Bianco (Argentine). On doit ajouter à cette longue liste les écrivains participants qui ne donnèrent pas de communications ou de conférences : John Ashbery (U.S.A.), Robert Marteau (France), Gilles Archambault, Jacques Brault, Nicole Brossard, Diane Giguère, Naïm Kattan, Michèle Mailhot, Andrée Maillet, André Major, Suzanne Paradis et Fernande Saint-Martin.

L'ouverture de la Rencontre sur le monde avait surpris puis indisposé quelques personnes. L'affirmation et la revalorisation de la culture québécoise depuis dix ans ne pouvaient pas aller sans la tentation du repli et du refus de l'étranger chez certains esprits. « Le Devoir », qui n'accorde pas plus d'importance à sa page littéraire qu'aux petites annonces, s'employa par le truchement de Robert Guy Scully

(25) Voir les actes dans *LIBERTE*, no 90, novembre-décembre 1973. Comité d'organisation : Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon et André Belleau avec le concours de Gilles Archambault.

à minimiser l'événement avec une naïve malveillance, opposant une mythique Europe intellectualiste et critique soi-disant trop présente à la Rencontre à une Amérique spontanéiste et « sauvage » à son gré trop absente. La tâche principale de Scully consistait, semble-t-il, à émettre ce qu'on pourrait appeler des bruits culturels et la réaction de l'équipe de la Rencontre fut qu'il fallait s'habituer à travailler dans le bruit. Cette opposition profondément réactionnaire et partout en voie de dépassement chez les écrivains dans le monde (sauf au Québec pour des raisons historiques) entre critique et création, pensée et spontanéité, culture et nature, bref entre théorie et pratique, était reprise dans le même numéro du « Devoir » (ce n'était pas une coïncidence) par Victor-Lévy Beaulieu qui proposait aux écrivains québécois comme modèle spontanéiste et créationniste... nul autre que Gabriel Garcia Marquez ! Il fallait maintenant qu'un écrivain tel Marquez, dont le « Cent ans de solitude » est une fiction essentiellement *critique*, entre autres raisons par le nombre et le sens de ses références culturelles, fût travesti en imbécile pour être agréé par « Le Devoir » de R.-G. Scully et V.-L. Beaulieu... Encore un peu et il aurait fallu que nous nous confessions à ces rédemptterroristes de nos lettres de ce que le romancier Herbert Gold ait fait naguère une thèse sur Diderot et Malebranche. Nous, nous découvrons que John Ashbery avait traduit Roussel, que le Brésilien Mourao lisait Heidegger dans le texte, que Sarduy le Cubain fréquentait Sollers, que Bianco d'Argentine connaissait Proust par coeur, etc. On n'y pouvait rien, on n'avait pas fait exprès, ce n'était pas notre faute. Il semblait même que les écrivains dans le monde ne se sentaient eux ni trop intellectuels ni trop critiques. On décida alors d'aller de l'avant sans tenir compte de nos écrevisses, pas plus qu'on ne s'était soucié des reculades apeurées de Léo-Paul Desrosiers en 1961.

La troisième Rencontre québécoise internationale est trop récente pour qu'on puisse en évaluer la portée et les retombées (du 4 au 9 octobre 1974 à l'hôtel l'Estérel).⁽²⁶⁾ On peut toutefois dire que la participation québécoise fut excep-

(26) Comité d'organisation : Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon, André Belleau.

tionnelle tant par le nombre que la qualité. Sur le thème « L'écriture est-elle récupérable ? » et suite à l'allocution inaugurale de Fernand Ouellette, il s'engagea un véritable débat *d'égal à égal* entre les écrivains québécois et étrangers.⁽²⁷⁾ Les interventions de Jean-Pierre Faye et de Gaston Miron, pour ne mentionner que ceux-là, contribuèrent à faire cristalliser et avancer des questions tels les rapports critique-production ou le statut du français québécois comme langue littéraire à portée universelle. Qu'il s'agisse de Michel Deguy, Jacques Godbout, Jean-Claude Renard, Antonine Maillet, etc., les positions furent nettement affirmées et la polémique ne fut pas esquivée. Ce climat de franchise, favorisé par la participation de critiques : André Brochu, François Ricard, Pierre Beaudry, Gilles Marcotte, etc., donna aux séances un caractère de sérieux et de nécessité assez rare.

La Rencontre québécoise internationale vient d'atteindre en 1974 sa « masse critique ». En regardant le chemin parcouru depuis 1957, on se rend compte qu'elle est dans notre milieu depuis dix-sept années une entreprise importante d'animation culturelle.

ANDRÉ BELLEAU

Octobre-novembre 1974.

(27) Uffe Harder (Danemark), Rachid Boudjedra (Algérie), John Montague (Irlande), Christopher Middleton (Angleterre), Louis Simpson (U.S.A.), Dimitriu Tsepeneag (Roumanie), Jacques Sojcher (Belgique), Georges Lisowski (Pologne), Michel Deguy, Camille Bourniquel, Jean-Claude Renard, Jean-Pierre Faye, Andrée Chedid (France).